

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 14,  
à Monaco (Principauté.)

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 1 exemplaire sont  
annoncés dans le journal.

INSÉRIONS :

Annances . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50.

On traite de gre à gre pour les autres insertions

On s'abonne pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10  
EDOUARD ROUYEYRE, Libraire et Commissionnaire, rue des Saints-Pères, 1.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours et LIBRAIRIE-AGENCE JOUGLA, rue Gioffredo, 1. près la pl. Masséna  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, place du Jardin Public, 3

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois et se paient d'avance.  
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Monaco, le 12 Mai 1885

ACTES OFFICIELS

Le Prince, par Ordonnance du 30 avril dernier, a nommé M. Charles-Achille Boulland, Consul de la Principauté à Rouen, en remplacement de M. Achille Boulland, décédé.

NOUVELLES LOCALES

M<sup>gr</sup> l'Evêque de Soissons et Laon a rendu visite au Prince le mardi 5 mai. Sa Grandeur a dîné au château, accompagné de son vicaire général et des principaux membres du clergé de N. D. de Liesse.

S. M. le Roi de Wurtemberg a conféré à M. le docteur Coulon, médecin consultant de S. A. S. le Prince, la Croix de Chevalier de 1<sup>re</sup> classe de l'Ordre de Frédéric.

On lit dans le *Journal de l'Aisne* :

Nous apprenons que M<sup>gr</sup> l'Evêque de Soissons, obligé d'interrompre sa tournée de confirmation pour assister à Lyon au sacre du nouvel Evêque de Verdun, sera remplacé, pendant sa courte absence, par M<sup>gr</sup> Theuret, Evêque d'Hermopolis, Administrateur Apostolique de la Principauté de Monaco, qui se trouve actuellement au château de Marchais.

Cet honorable Prélat s'est rendu à cet effet à Pierrefont, jeudi dernier, et a confirmé plus de 140 enfants des paroisses de Pierrefont, Cuirieux, Missy, Monceau-le-Wast et Vesles.

Sa Grandeur a été accueillie par les manifestations les plus respectueuses.

La population de ces diverses communes, avec leurs municipalités, était accourue à cette intéressante cérémonie qui laissera dans le pays un durable souvenir.

Samedi et dimanche, M<sup>gr</sup> l'Evêque d'Hermopolis donnera la confirmation dans les importantes paroisses de Montcornet et de Rozoy-sur-Serre.

Le service d'été sur le réseau des chemins de fer de la C<sup>ie</sup> P.-L.-M. commencera le 1<sup>er</sup> juin prochain. Comme tous les ans, il comportera la suppression de plusieurs des trains existant pendant l'hiver.

Ce matin a passé à la gare de Monaco, venant d'Italie, le dernier train, pour cette saison, *Calais-Paris-Rome-Express*.

Ce train de wagons-lits aura, dit-on, lieu l'année prochaine trois fois par semaine : l'un de Calais à

Ventimiglia, le second de Calais à Naples, et le troisième de Calais à Rome.

Dimanche dernier, le concert du soir au Casino rappelait ceux de la saison d'hiver. M<sup>re</sup> Bocconi-Zanardi, harpiste dont nous n'avons plus à faire l'éloge, a exécuté un souvenir des *Vêpres Siciliennes* de Bovio, et un morceau de Graziani, *Adagio et Barcarolle*, qui lui ont valu des applaudissements répétés.

Vendredi, vers 10 heures et demie du matin, un enfant de 9 ans, Emile Bagnol, dont les parents demeurent rue de la Colle n° 6, s'amusant sur la passerelle du port, est tombé à l'eau. Le sieur Antoine Saccone, charbonnier, témoin de l'accident, a repêché le jeune imprudent qui en a été quitte pour un bain froid.

L'Eglise célèbre depuis hier la fête des Rogations. Les fidèles monégasques, assez nombreux, malgré l'heure matinale de la cérémonie, suivent pieusement les processions qui s'effectuent dans notre ville.

Les Rogations sont des prières publiques que font les catholiques pendant les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension, dans le but d'obtenir de Dieu que les biens de la terre, les blés, les fruits, etc., soient préservés de l'atteinte des fléaux.

Cette fête semble remonter au V<sup>e</sup> siècle, et son premier promoteur serait saint Mamert, évêque de Vienne, en Dauphiné. Des tremblements de terre, des incendies et des bêtes féroces désolaient le pays; saint Mamert exhorta les fidèles de son diocèse à faire des prières, des processions, des œuvres de pénitence pendant trois jours : les fléaux disparurent. De là, dit-on, l'origine de ces cérémonies dont le concile d'Orléans, en 511, ordonna l'observation dans toute la France. Pendant trois jours, avant le lever du soleil, le clergé de chaque paroisse, suivi des fidèles, sort de l'église et se dirige en procession, à travers champs, vers une autre église, souvent fort éloignée. On chante des psaumes et des litanies.

C'est un édifiant spectacle que celui d'une procession de ce genre dans les vastes plaines de la Normandie, où l'usage des Rogations s'est conservé rigoureusement. Le plus sceptique reste frappé devant la grandeur de cet acte, si simple en soi pourtant, accompli en commun par une multitude d'hommes unis dans une même pensée de piété et de prière.

Ce n'est qu'au VII<sup>e</sup> siècle que les Rogations furent célébrées en Espagne, et plus tard en Italie.

Jeudi 14 mai

FÊTE DE L'ASCENSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST

(FÊTE D'OBLIGATION)

Les Messes et les Offices auront lieu avec beaucoup de solennité à la Cathédrale et dans toutes les églises de la Principauté, aux heures du dimanche.

CHRONIQUE DU LITTORAL

**Nice.** — M. Boyd Wincester est nommé Consul des Etats-Unis d'Amérique à Nice.

**Menton.** — Un bloc d'un poids d'environ vingt mille kilogrammes s'est détaché, la semaine dernière, d'un rocher, boulevard de Garavan.

Le sieur Antoine Acciari, âgé de 29 ans, ouvrier de M. Faletti, entrepreneur, a reçu sur la jambe gauche un éclat de ce bloc.

La blessure, quoique n'étant pas très grave, a néanmoins nécessité son transport à l'hôpital.

LETTRES PARISIENNES

(Correspondance particulière du *Journal de Monaco*)

« To observe the rite of May », comme dit le *Songe d'une nuit d'été*, Paris suit des enterrements, et franchement le mois printanier et ensoleillé par excellence semblait le destiner à une autre occupation. Etre le mois du renouveau et ne voir ouvrir que des tombes, c'est par trop manquer à sa mission et pratiquer la loi des contrastes! Je demande que mai revienne à ses traditions de floraison, de rajeunissement, de reconfort universel.

Si j'enregistrais toutes les morts marquantes de la semaine, ce courrier ne serait plus qu'un bulletin nécrologique. Je me contenterai donc d'enregistrer seulement la fin foudroyante de la princesse Stourdza, veuve du prince Michel Stourdza, ancien hospodar de Moldavie.

La princesse avait quitté Paris dimanche en parfaite santé pour assister au service de bout de l'an de son mari à Bade. A peine arrivée, elle a été frappée d'une congestion dont aucun soin n'a pu conjurer les suites fatales.

Elle était fille d'Etienne Vogoridès, de qui relevait la principauté de Samos, une des Sporades dans l'Archipel, érigée en état tributaire de la Sublime-Porte par firman du sultan Mahmoud, en 1832, avec l'adhésion des trois puissances garantes. Le prince Constantin Adossidès est aujourd'hui sur le trône de Samos.

Depuis de longues années, la princesse habitait, à Paris, l'ancien hôtel de Montebello, rue de Varennes, mitoyen du couvent du Sacré-Cœur, et elle comptait de nombreuses amitiés parmi la société française. Sa fille a épousé le fils cadet du prince Gortschakoff. Partie mercredi pour Bade avec sa cousine, la princesse de Brancovano, elle n'a pu arriver à temps pour recueillir le soupir de sa mère bien-aimée.

Le Salon, malgré les prédictions qu'on faisait à son sujet de tous côtés, ne sort pas, cette année, d'une

honnêteté moyenne. Non seulement on n'y trouve pas d'œuvre hors pair, mais même de ces toiles à sensation qui attirent la curiosité publique pour un motif quelconque. Par exemple, on y peut constater une fois de plus l'étonnante stérilité d'inspiration qui caractérise l'art contemporain. Quand le sujet représenté le long des murailles du palais des Champs-Elysées n'est pas inepte, il est répulsif; quand il ne fait pas hausser les épaules, il attriste le regard. Il semble que ce soit pour la plus grande glorification de la bêtise humaine que se fasse, au Salon, cette immense dépense de toile, de couleurs, de marbre, de bronze, et, souvent, de talent, et messieurs les bourgeois, si conspués par nos seigneurs les artistes, peuvent prendre sur eux, au palais des Champs-Elysées, une juste revanche. Quoi! voilà tout ce qu'a su inventer cet esprit, cette ingéniosité, cette originalité de tout ce qui tient pinceau ou ciseau, si vantés dans les romans ou les vaudevilles! Quoi! le long de ces murailles, émergeant de ces parterres, vous avez toute la somme intellectuelle des cerveaux artistiques du temps! Franchement, l'addition est mince, et c'est au tour de l'arrière-boutique de s'égayer et de rire aux dépens de l'atelier.

Un des côtés curieux de l'ouverture du Salon, c'est qu'elle est l'échéance annuelle de l'arrivée à Paris des *pick-pockets* d'outre-Manche qui opéreront sur les bords de la Seine — si la police leur en laisse la faculté, — jusqu'au Grand Prix. Cette période est la saison des grandes assemblées de plaisir pour la capitale, ventes artistiques, kermesses de charité, concerts au Trocadéro, fête dans les jardins publics, bals par souscription au Grand-Hôtel et à l'Hôtel Continental, que sais-je? et le pick-pocketisme s'en donne à bourses que veux-tu.

Le *pick-pocket* d'outre-Manche n'a pas son égal en adresse, en ingéniosité et en esprit. Vous connaissez l'histoire de l'évêque de Cantorbéry. Le prélat est tout surpris un jour de voir sa voiture s'arrêter court à peu de distance de la ville. Il met la tête à la portière et voit un homme s'approcher de lui, chapeau bas, en disant :

— Mylord, vous voyez un homme qui vient de se ruiner.

— Ah! mon ami. Et où avez-vous perdu votre fortune?

— Ici.

— De quelle façon?

— Mais en jouant.

Le prélat regarde; le lieu était désert, pas de lanterne à proximité.

— En jouant?... Mais vous êtes seul.

— Non pas, je joue contre Dieu, et vous savez que c'est un partenaire invisible. Il me gagne en ce moment cinquante guinées... et je n'en ai pas une seule. Heureusement vous voilà, et comme ces cinquante guinées sont pour les pauvres, je suis bien assuré que Votre Grâce me les donnera.

L'évêque ne voulut pas le céder en politesse à ce voleur de grand chemin. Il répondit donc courtoisement :

— Vous avez raison, mon ami; voici cinquante guinées que je mets dans votre jeu, et maintenant tâchez de gagner.

Le lendemain, repassant par le même endroit, il retrouva notre joueur qui, tout joyeux, court à lui :

— Ah! mylord, vous m'avez porté bonheur: j'ai gagné.

— En vérité!

— Oui; j'ai fait Dieu échec et mat six fois de suite.

— Prenez garde, il ne faudrait pas abuser.

— Entre nous, je crois le bon Dieu un peu mortifié; il perd cinq cents guinées. Vous, mylord, qui êtes son représentant sur la terre, vous ne pouvez pas le laisser humilier ainsi. Prêtez-lui.

— Vous êtes un garçon d'esprit, fit l'évêque en s'exécutant, et je ne suis qu'un sot, ajouta-t-il tout bas. Et il ne passa jamais plus par ce chemin.

Et comme le *pick-pocket* en question racontait cette aventure à un Français qui visitait les prisons de Londres, celui-ci lui dit :

— A Paris, avez-vous recommencé cette partie avec le bon Dieu?

— Oh! monsieur, répondit le *pick-pocket*, en France, vous avez si peu de religion!...

BACHAUMONT.

CAUSERIE

On connaît les études entreprises, il y a quarante ans, par Maury, alors simple lieutenant de vaisseau de la marine américaine, pour établir la direction des vents et des courants marins à la surface des divers océans du monde entier. Grâce à ces travaux, commencés en 1842, grâce aux premières cartes publiées en 1848, on a pu arriver à réduire la durée des traversées dans des proportions considérables. La traversée de Baltimore à l'Equateur fut réduite de 41 jours à 24 jours; celle de Londres à Sydney fut abrégée d'un mois; celle des Etats-Unis en Californie par le cap Horn, qui était d'abord de 180 jours en moyenne, fut ramenée (par l'emploi des cartes de Maury et par l'utilisation des courants marins et des courants atmosphériques) à 135 jours, puis à 100, et enfin à 90 jours. Et c'est ainsi que l'on a pu faire le tour du monde par l'Australie en moins de 89 jours.

La circulation atmosphérique dont s'occupe ensuite M. Amédée Guillemin, comprend les vents réguliers (alizés et moussons) et les vents singuliers et locaux, tels que le mistral, le sirocco et les vents du désert.

Le mistral souffle sur le littoral français de la Méditerranée. C'est un vent du nord-ouest, sec et froid, qui souffle dans un ciel serein, mais avec une violence telle qu'il déracine les arbres et renverse les murs.

Le sirocco est un vent sec et chaud qui se fait sentir surtout dans les plaines de la Lombardie.

Les vents du désert soufflent en Syrie, en Arabie, en Egypte, dans le Sahara, dans les déserts de l'Asie centrale. En Arabie, c'est le *simoun*; dans les déserts de l'Asie, c'est le *tebbad*. Ces vents transportent un vent desséché et brûlant qui soulève des nuages d'une poussière fine qui pénètre partout et dont les hommes et les animaux ont peine à se défendre. Plus d'une caravane, surprise par ces ouragans de sable, a péri victime des accidents qui résultent d'une chaleur et d'une sécheresse excessives, et aussi par suite de la suffocation causée par l'introduction de la poussière dans les dernières ramifications de l'appareil respiratoire. Dans le Souf, dit M. Charles Martins, ces vents ensevelissent les caravanes sous des masses de sable énormes; c'est ainsi que périt l'armée de Cambyse, et les nombreux squelettes de chameaux que l'on rencontre encore dans ces régions sont la preuve que ces accidents se renouvellent assez fréquemment de nos jours.

Lorsque les vents acquièrent une violence extraordinaire, ce sont des *bourrasques*, des *tempêtes*, des *tourmentes*, des *ouragans*.

Jadis on regardait les ouragans, même les plus intenses, comme des phénomènes locaux, ou du moins assez limités. Mais, depuis le milieu de ce siècle, on a constaté nettement que les tempêtes, au lieu de naître et de mourir sur place, se transportent d'un endroit à un autre, et l'on peut établir aujourd'hui les étages de la route qu'un ouragan parcourt sur les continents ou sur les mers.

Le 14 novembre 1854, un ouragan d'une extrême violence assaillit, dans la mer Noire, les flottes alliées de la France et de l'Angleterre et causa la perte du vaisseau le *Henri IV*. On constata que le même jour, ou à un jour d'intervalle, des coups de vent avaient éclaté dans l'ouest de l'Europe, sur l'Autriche, sur l'Algérie, et il parut évident que la tempête s'était propagée de proche en proche sur une vaste étendue. Le Verrier s'étant adressé aux météorologistes de tous les pays pour avoir des renseignements sur l'état de l'atmosphère pendant les journées du 12 au 16 novembre, réunit plus de 250 documents qui prouvèrent que la tempête avait traversé l'Europe du nord-ouest au sud-est, et que, s'il y avait eu un télégraphe entre Vienne et la Crimée, nos flottes auraient pu être averties à temps de l'arrivée de l'ouragan.

C'est ce système d'avertissement que l'on emploie aujourd'hui, au grand avantage de la navigation et de l'agriculture.

Les régions tropicales sont celles où sévissent le plus cruellement ces tempêtes désignées sous le nom de *cyclones*, et dont plusieurs sont restées célèbres, telles que celle qui assaillit Christophe Colomb aux Antilles, en 1502, et aussi les ouragans qui dévastèrent les Antilles en août 1681, mai 1761, octobre 1780, avril 1782, juillet 1825, août 1831, octobre 1846, août 1867, etc. La mer des Indes, les mers de la Chine et du Japon, ont des ouragans dont la fureur ne le cède en rien à ceux des Antilles. Yokoama, Yeddo, Formose, Hong-Kong, etc., ont été souvent ravagés par des tempêtes dans lesquelles les toitures et les corniches des maisons sont enlevées comme des brins de paille; les ancres les plus solides sont rompues; les vaisseaux sont entraînés et tourbillonnent comme des feuilles, avec leurs voiles en pièces, leurs cordages arrachés, leurs vergues emportées, leurs mâts brisés à fleur de pont. Souvent les navires, jetés au rivage par le vent, sont empilés comme un énorme tas d'épaves, où se confondent les cadavres et les débris de toute sorte.

BIBLIOGRAPHIE

*Etudes sur les insectes nuisibles à l'agriculture* (2<sup>e</sup> partie) par M. A. PERAGALLO, brochure in-8°, Nice, 1885.

Le *Journal de Monaco* a déjà signalé à ses lecteurs les remarquables monographies entomologiques publiées par M. A. Peragallo, directeur des contributions indirectes des Alpes-Maritimes sur les *insectes coléoptères* de ce département, et sur *l'olivier, son histoire, sa culture, ses ennemis, ses maladies et ses amis*. Aujourd'hui, nous avons à recommander à leur attention la suite de ces études concernant le *chêne, la vigne, l'oranger, le citronnier, le caroubier, le cerisier, le figuier, le châtaignier, le pommier et le poirier, leur histoire, leur culture, leurs ennemis et leurs amis*, avec une planche de figures en couleurs et gravées sur acier.

L'approbation des sociétés savantes et des pouvoirs publics n'a pas manqué au patient naturaliste qui a corroboré et rectifié parfois, à l'aide d'investigations minutieuses et d'expériences personnelles, les données des auteurs qui ont écrit avant lui. De légitimes distinctions honorifiques ont récompensé ses travaux, mais la réclame est muette à leur égard. Il convient cependant que la presse les mentionne pour contribuer à l'œuvre instructive à laquelle M. A. Peragallo s'est voué avec autant de modestie que de savoir. Le sujet de ces études présente pour notre contrée un intérêt de tous les jours. A ce titre, nous ne saurions omettre de lui donner place dans nos colonnes.

Notons en particulier ce qui se rapporte aux cochenilles qui provoquent la *morphée* et le *miellat* des orangers et des citronniers. « L'essentiel, selon M. Peragallo, c'est de ne pas détruire les petits oiseaux, (1) d'aérer les plantations, et de les soustraire à l'influence pernicieuse d'une trop grande humidité. » Les aurantiacées ont aussi pour ennemis trois lépidoptères aux noms barbares, dont les chenilles se logent dans les fleurs et se mêlent parfois aux amas de cochenilles et de pucerons qui salissent les feuilles et les fruits, où se développe ensuite le champignon dit *fumagine*.

« Le caroubier pousse plus rapidement que l'olivier; il accepte des sols plus ingrats, l'humidité lui est nuisible... Si par un léger binage, vous rendez l'arbre plus accessible à la pluie par ses racines, si vous le débarrassez de son bois inutile, si vous enlevez des cavités de son tronc le terreau rouge qui sert de refuge à tant de larves, si vous opérez les chancres qui le dépurent, si surtout vous n'omettez pas de cueillir tous ses fruits, vous aurez amélioré le rendement. »

Le caroubier a pour ennemis peu dangereux des cochenilles; mais son fruit est attaqué par deux chenilles qui causent de très sérieux dommages, notamment le *myelois ceratonie*, lépidoptère qui s'introduit

(1) Un sage conseil dont n'ont cure, hélas! les chasseurs de notre pays. (N. D. L. R.)

dans les caroubes, tant sur l'arbre que dans les magasins.

Des lépidoptères et des cochenilles sont également les ennemis du figuier, qui redoute également un coléoptère nocturne de la famille des longicornes.

La partie la plus nouvelle des recherches de M. Pergallo est celle qui touche aux parasites des ennemis de nos arbres. Il est, en effet, certains dyptères ou hyménoptères qui, comme le légendaire ichneumon, vivent aux dépens de ces ravageurs. Ce n'est que justice, mais cette justice, parfois tardive, n'est guère qu'une vengeance. Tout au plus pourra-t-elle prévenir les méfaits à venir..., à condition qu'elle ait son effet avant la ponte du condamné, ce qui ne se produit peut-être pas toujours. Néanmoins, votons un bon point aux aphidiphages, quels que soient leurs titres et qualités, puisqu'ils sont nos auxiliaires naturels.

Nous dispensons nos lecteurs des noms aussi étranges que peu euphoniques attribués par les naturalistes à chacun de ces divers insectes (pour les soustraire sans doute aux efforts de mémoire du commun des mortels). Il nous suffit de donner un aperçu sommaire des matières traitées dans la brochure dont nous avons cité le titre ci-dessus, pour en faire apprécier le caractère.

LES LAMPES ROMAINES (1)

Parmi les objets mobiliers qui ont été mis au jour dans les fouilles entreprises sur le sol romain, les lampes, et surtout les lampes en bronze, attirent tout particulièrement notre attention, tant par leur grand nombre que par la grande variété de leurs formes. La lampe était un objet indispensable pour le riche comme pour le pauvre. La fabrication de ce produit formait donc une branche à part dans l'industrie et dans le commerce. Dans toutes les localités qui étaient habitées autrefois, il s'était établi des poteries, afin de pourvoir les habitants de tous les ustensiles de ménage et des lampes nécessaires à l'éclairage de la maison. L'exemple venait sans doute des grandes villes, qui envoyaient, comme cela se pratique chez nous, dans les villes moins importantes, des modèles plus finis au point de vue artistique. Dans les temps les plus anciens, les Romains employaient, à l'exemple des Grecs, des flambeaux de cire et de suif (*candelæ, cereæ, sebaceæ*), ainsi que des copeaux résineux pour éclairer leurs appartements. Mais l'invention de la lampe à l'huile (*lucerna*) fit renoncer à l'usage de ces luminaires, d'autant plus qu'on ne savait pas encore, à cette époque, couler les chandelles dans une forme et qu'on se bornait à tremper dans du suif ou de la cire fondue une mèche faite avec de la moelle de jonc (*scirpus*) ou avec de l'étoupe (*stippa*). Les lampes à l'huile donnaient, à la vérité, malgré leurs formes élégantes, une lumière qui n'était nullement en rapport avec le luxe des locaux qu'elles étaient destinées à éclairer. On a fait, de nos jours, de nombreux essais en vue de perfectionner la construction des lampes, surtout en ce qui concerne le tube en verre, absorbant la fumée; tous ces perfectionnements étaient inconnus des Romains, et le noir de fumée se déposait sur les peintures murales et sur les meubles, que des esclaves soigneux étaient obligés de nettoyer tous les matins.

Quelle que fût la matière dont on faisait les lampes, elles se composaient toujours d'un récipient à huile, bombé (*discus infundibulum*), d'une forme tantôt ronde, tantôt elliptique; d'un goulot (*nasus*), par où l'on passait la mèche, et d'une poignée (*ansa*). Les lampes ordinaires étaient en terre cuite, jaunâtre, brun-rouge ou rouge ardent; on les enduisait parfois d'un vernis de silicate. Ces lampes variaient par le nombre d'ouvertures destinées aux mèches. On a reproduit des lampes romaines à deux, sept et même douze ouvertures. Pour nous, ce qui nous intéresse, surtout dans les lampes d'argile, ce sont les belles décorations en

relief qui ornent la surface du *discus* et la poignée. Nous voyons ici, variés à l'infini, des épisodes mythologiques, des animaux, des fleurs, des feuillages, des scènes de la vie privée et guerrière, des luttes de gladiateurs; le tout composé souvent avec infiniment de grâce. On a retrouvé des lampes qui servaient de cadeau d'étrenne (*strenæ*), témoin celle dont l'inscription ci-après indique bien la destination : *Anno novo favstvm felix tibi* (Je te souhaite prospérité et salut pour le nouvel an). Les lampes se donnaient en ce jour de fête, et Ovide a signalé le fait dans ses fastes : « Que signifient, lui dis-je, les dattes, les figues ridées, le miel blanc dans un vase blanc, que les Romains s'offrent alors? — Ce sont autant de présages; on souhaite par là que l'agréable saveur du présent se retrouve dans la destinée, et que l'année, dans son cours, soit exempte de toute amertume. »

L'ancien as romain avec l'image de Janus à double tête, qu'on voyait sur quelques-unes des lampes d'alors, rappelait l'habitude qu'avaient les Romains d'envoyer cette vieille monnaie à leurs connaissances pour le jour de l'an. Ovide déplore en ces termes la perte de cette coutume :

« C'était l'airain qu'on m'offrait jadis. Mais maintenant l'or est un plus heureux présage; l'ancien métal est vaincu, et c'est le nouveau qu'on lui préfère. »

D'autres lampes, que l'antiquité nous a conservées portent l'image de l'âne qu'on promenait dans les rues, couronné de fleurs, le 8 juin, jour de la fête de Vesta. Un grand nombre de lampes en argile portent sur le pied des inscriptions en creux ou en relief. Elles indiquent le nom du potier ou de son atelier, le nom du possesseur, celui de l'empereur sous le règne duquel la lampe a été fabriquée, etc.; d'autres figures ne sont que des marques de fabrique. Les musées de Paris fournissent plusieurs exemplaires de lampes en bronze fort élégantes et d'une grande variété de formes. Herculanium et Pompéi en ont donné une très belle série; remarquables par la disposition pratique et gracieuse à la fois des *disci* et des poignées, elles peuvent être rangées au nombre des plus beaux objets mobiliers de l'antiquité.

Pour éclairer des appartements vastes, il fallait naturellement poser les lampes sur des piédestaux ou les attacher avec des chaînes à des supports, ou bien les suspendre au plafond. Dans les classes pauvres de la population, ces candélabres (*candelabrum*) étaient en bois ou en métal très simplement travaillé; les riches, au contraire, leur faisaient donner les formes les plus artistiques, en rapport avec la forme élégante de leurs lampes. C'est généralement un fût de colonne mince, haut de trois à cinq pieds, tantôt cannelé, tantôt imitant un tronc d'arbre; il repose sur une base composée le plus souvent de trois pattes d'animaux; il est surmonté d'un petit chapiteau ou d'une figure humaine et porte au bout un plateau (*discus*) destiné à recevoir la lampe. Le caprice de l'artiste a su parfois animer cette colonnette par toutes sortes de figures d'animaux. On voit souvent une belette ou un chat grimper le long du support des candélabres, pour surprendre une troupe de pigeons assis tranquillement au bord du disque. Les anciens semblent avoir aimé tout particulièrement cette figuration, car on la retrouve sous les aspects les plus variés, sur presque tous les candélabres des tombeaux étrusques. Outre ces candélabres tout d'une pièce, il y en avait qu'on pouvait baisser et élever à volonté, grâce au mécanisme suivant : le support proprement dit était creux et en contenait au milieu un second, plus mince, qui soutenait le disque. Celui-ci pouvait se retirer et être arrêté à la hauteur voulue au moyen d'une cheville passée au travers. Cette disposition ressemble à celle de nos jours qui permet d'allonger ou de raccourcir les bras des tuyaux de gaz dans nos appartements.

Disons maintenant quelques mots d'un autre genre de candélabres qu'on appelait *lampadaires* pour les distinguer des précédents. Voici en quoi ils consistaient : c'est un fût de colonne construit généralement suivant toutes les règles architectoniques, qui s'élève sur une

base; il est couronné d'un chapiteau, d'où partent plusieurs bras, dont les courbures gracieuses sont destinées à porter les lampes suspendues par des chaînes.

Tous ces candélabres et lampadaires pouvaient, grâce à leur légèreté relative, être au besoin placés sur la table ou par terre, à côté des personnes couchées sur les *lecti*, et replacés ensuite dans un autre endroit. Mais il y avait d'autres candélabres, dont le poids et le volume rendaient ce déplacement très difficile et qui devaient avoir une place fixe. Ce sont ces immenses candélabres que l'art moderne a imités pour décorer les églises et les palais. Ces candélabres, en bronze et en marbre, étaient certainement des objets de luxe, qu'on exposait à titre d'*ex-voto* dans les temples où qui en ornaient l'escalier; les jours de fête, ils portaient au sommet un feu flambant, et ils faisaient le même office, dans les occasions solennelles, sous les portiques des maisons riches. Cicéron, dans ses *Verrines*, mentionne un candélabre, incrusté de pierres précieuses, qui avait été offert par les fils d'Antiochus au temple encore inachevé de Jupiter Capitolin; il accuse Verrès de s'être approprié cette offrande pour sa galerie particulière avant même qu'elle fût parvenue au lieu de sa destination.

Les auteurs anciens parlent souvent de l'emploi des lanternes (*laterna*) dans la vie privée. C'étaient tout simplement des cages cylindriques avec un couvercle percé d'un trou; une chaînette tenait lieu de poignée. Des matières transparentes, telles que la corne, la toile huilée, etc., remplaçaient le verre, dont l'usage ne fut connu que plus tard. L'ouvrage d'Overbeck (*Pompeji*, fig. 266) renferme le dessin d'une de ces lampes, trouvée à Herculanium.

Citons enfin, pour terminer ce chapitre, les anciennes lampes grecques, découvertes en grande partie dans les catacombes de Rome. Elles diffèrent des lampes païennes de la même époque, non par la forme, mais par l'ornementation, empruntée aux idées chrétiennes, par la croix dont elles sont marquées, ainsi que par le monogramme qui figure le nom du possesseur.

FAITS DIVERS

L'Académie des jeux floraux, dit la *Souveraineté du Peuple*, se réunissait au Conservatoire à Toulouse dimanche, pour distribuer l'œillet et la violette aux jeunes bardes qui croient encore à Clémence-Isaure.

Un public nombreux et choisi assistait à cette solennité. M. Dubédat, modérateur de l'Académie, présidait, entouré de la majeure partie des mainteneurs.

Au début de la séance, la parole est donnée à M. Stéphen Liégeard, maître es Jeux, pour lire l'éloge de Clémence-Isaure. Les vers lus par l'auteur des *Grands Cœurs* ne sont pas les premiers qu'il ait consacrés à la protectrice de l'Académie. Mais en renouvelant, à dix-neuf ans de distance, son hommage poétique, M. Stéphen Liégeard a su également renouveler la forme et le fond de son éloge. Cette belle pièce, d'une originalité puissante, pleine d'aperçus et de rapprochements ingénieux, écrite en une langue admirable, lue d'ailleurs avec un art accompli, a produit sur l'auditoire la plus vive impression, comme en témoignaient les chaleureux applaudissements qui l'interrompaient à chaque instant. C'est un grand honneur pour l'Académie de pouvoir susciter de pareilles productions littéraires. C'en est un encore, et plus grand peut-être, de traduire en aussi bons termes des sentiments aussi élevés que ceux dont M. Stéphen Liégeard s'est fait l'interprète éloquent et bien inspiré.

D'autre part, nous lisons dans le *Figaro* :

C'est M. Stéphen Liégeard, le poète des *Grands cœurs* qui, cette année, a été chargé, en sa qualité de maître es-jeux floraux, de l'éloge en vers de Clémence-Isaure.

On sait que ce grade de maître es-jeux floraux est très recherché et difficilement obtenu. Les collègues de M. Stéphen Liégeard sont, en effet, pour ne citer que les principaux : Victor Hugo, Frédéric Mistral, François Coppée, Carmen Sylva (S. M. la reine de Roumanie), Henri de Bornier, Gustave Nadaud, la marquise de Blocqueville, etc.

M. Stéphen Liégeard s'est acquitté de sa tâche avec son grand talent : son discours, intitulé la *Veillée des*

(1) *La Vie Antique*, deux volumes, *La Grèce et Rome*. — J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères, Paris; à Monaco-Monte Carlo, chez M. A. Sinet, bibliothécaire, et chez tous les libraires. (Voir le *Journal de Monaco* du 24 mars 1885.)

Fleurs, contient de très belles inspirations. Nous citerons d'abord cette strophe, placée dans la bouche de Clémence Isaure :

Ici, ce que la plèbe exile
Est le bon grain du moissonneur;
Ici, la foi trouve un asile,
Ici, la croix est en honneur;
Qui chante Dieu, qui pleure et prie,
Qui sait souffrir pour la Patrie,
De mon verger devient féal :
Et mes lis, neige sans mélange,
Rayonnent, par-dessus la fange,
Vers le ciel bleu de l'idéal.

La conclusion, faisant allusion au titre de mainteneur, qui est celui des membres de l'Académie des Jeux Floraux, a de l'ampleur et de la grâce.

Maintenez donc!... Du goût restant les purs arbitres
A votre livre d'or ajoutez cent chapitres :
Hugo vous appartient et vous avez Mistral!
Mariez, dans vos jeux, en l'honneur de Mireille,
La strophe du félibre au grand vers de Corneille,
La perle fine au dur-métal;

De chacun des joyaux qu'égrène le génie
Rehaussez les splendeurs de votre Occitanie;
Le ciel, par plus d'un astre, a ses voiles brodés;
Laissez la Muse, enfant du thym et des lavandes;
Suspendre le tribut de ses fraîches guirlandes
Au parvis saint que vous gardez.

Deux nouvelles théâtrales :

M. Berardi, le sympathique artiste que nous avons applaudi dans la saison de Monte Carlo, en 1881, à côté de la Patti, Nicolini, M<sup>me</sup> Stuarda et autres, vient de faire un brillant début dans Guillaume Tell, au Grand Opéra de Paris.

Nous avions prédit alors un bel avenir à cette excellente basse. M. Berardi est un chanteur consciencieux.

On annonce pour le 23 de ce mois, à l'Opéra-Comique à Paris, la représentation de retraite de M<sup>me</sup> Carvalho. Les dilettanti trouveront là une solennelle occasion de témoigner leur admiration à l'éminente cantatrice qui a tenu si brillamment et si longtemps la scène lyrique française, à la créatrice inimitable de Marguerite de Faust, de Juliette, de Mireille, etc.

On écrit de Vienne (Autriche) au Ménestrel :

Après quelques représentations, qui nous ont procuré le plaisir d'entendre M<sup>me</sup> de Belocca dans Rigoletto et dans Lucrezia Borgia, le directeur du Carltheater a dû résilier à l'amiable avec tous les artistes. Nous regrettons de ne pas avoir entendu l'opéra Ruy-Blas, de Marchetti, qu'on n'a jamais joué à Vienne, et qui nous avait été promis comme pièce de résistance. M<sup>me</sup> Theodorini a accepté un engagement en Espagne et nous a quittés; M<sup>me</sup> de Belocca est restée pour chanter dans une grande soirée dramatique et musicale que le baron Nathaniel de Rothschild offrait hier à la haute société de Vienne. La charmante artiste a fait merveille; on lui a bissé le Rossignol, d'Alabiéff, qu'elle a chanté en langue russe, et elle a dû ajouter une chanson à son programme. M<sup>me</sup> de Belocca s'est mis dans la tête de chanter Carmen en allemand à l'Opéra-Impérial, l'année prochaine, et va se mettre au travail dès son retour à Paris. Nous ne désespérons pas de la voir bientôt drapée dans la mantilla sur notre grande scène lyrique, car ce que femme veut...

L'Administrateur-Gérant: F. MARTIN.

AVIS

Conformément au Règlement du Cercle des Étrangers de Monte Carlo, l'entrée des Salons n'est accordée qu'aux personnes munies de Cartes.

Ces Cartes sont délivrées au bureau du Commissaire Spécial.

Elles sont valables :

Les unes, pour l'Atrium, la Salle des Fêtes et le Salon de Lecture.

Les autres, pour toutes les Salles indistinctement.

L'entrée des Salles de Jeu est interdite aux habitants de la Principauté; elle est également interdite aux habitants du département des Alpes-Maritimes, à l'exception des membres des principaux Cercles.

L'ADMINISTRATION.

AVIS

Un jugement du Tribunal Supérieur, en date du huit mai mil huit cent quatre-vingt-cinq, enregistré, a déclaré le sieur Charles Tard, loueur en garni, demeurant à Monaco, en état de faillite, dont l'ouverture demeure provisoirement fixée audit jour. Monsieur Schaufler, vice-président du siège, a été nommé juge-commissaire, et monsieur Raybaudi, syndic provisoire.

Pour extrait conforme délivré au Greffe, à Monaco, le neuf mai mil huit cent quatre-vingt-cinq.

P. le Greffier en chef,
A. Cioco, C.-G.

AVIS

Les créanciers présumés du sieur Charles Tard, loueur en garni, demeurant à Monaco, sont invités à se rendre le vingt-cinq mai courant, jour de lundi, à neuf heures du matin, dans la salle des audiences du Tribunal Supérieur, au Palais de Justice, à Monaco, à l'effet d'être consultés tant sur la composition de l'état des créanciers présumés que sur la nomination d'un nouveau syndic.

Monaco, le onze mai mil huit cent quatre-vingt-cinq.

P. le Greffier en chef,
A. Cioco, C.-G.

AVIS

Les créanciers de la faillite du sieur Jean-Baptiste Bonviso sont invités à se rendre, le dix-huit mai courant, à neuf heures du matin, dans la salle des audiences du Tribunal Supérieur, au Palais de Justice, pour assister à la reddition de compte du syndic définitif, et donner leur avis sur l'excusabilité du failli.

Monaco, le douze mai mil huit cent quatre-vingt-cinq.

Le Greffier en chef,
RAYBAUDI.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 4 au 10 mai 1885

MENTON, b.-g. Linda, fr., c. Rey, vin.
VENTIMIGLIA, b. Santa Maria Grazia, ital., c. Fanciouli, charbon.
CANNES, b. Volonté-de-Dieu, fr., c. Davin, sable.
ID. b. Charles, fr., c. Allègre, id.
ID. b. Gambetta, fr., c. Fornero, id.
ID. b. Fortune, fr., c. Moutte, id.
ID. b. Virginie, fr., c. Isoard, id.
ID. b. Saint-Joseph, fr., c. Ricord, id.

Départs du 4 au 10 mai 1885

MENTON, b.-g. Linda, fr., c. Rey, sur lest.
SAN REMO, b.-g. Caterina it., c. Bregliano, id.
VENTIMIGLIA, b.-g. Giulia, it., c. Marcenaro, id.
CANNES, b. Volonté-de-Dieu, fr., c. Davin, sur lest.
ID. b. Charles, fr., c. Allègre, id.
ID. b. Gambetta, fr., c. Fornero, id.
ID. b. Fortune, fr., c. Moutte, id.
ID. b. Virginie, fr., c. Isoard, id.
ID. b. Saint-Joseph, fr., c. Ricord, id.

NESTOR MOEHR
COIFFEUR-PARFUMEUR

Sous les Arcades du Grand-Hôtel, Monte Carlo

SALONS POUR MESSIEURS ET DAMES

COIFFURES DE BALS ET SOIRÉES

SPECIALITÉ D'OUVRAGES EN CHEVEUX

Soins particuliers de la tête

SCHAMPOING AMÉRICAIN

FANTAISIE, ARTICLES DE TOILETTE, GANTERIE

HOUSE AGENT
Agence de Location (Villas)

VENTE de TERRAINS dans de bonnes conditions
Vente et Location de Pianos

F. GINDRE, avenue de la Gare. Monaco-Condainme,

BAZAR
MAISON MODÈLE

MONTE CARLO

FARALDO, Propriétaire

Spécialité de chaussures de Paris pour hommes et pour dames
Articles de Paris haute fantaisie — Papeterie — Fournitures de bureaux — Ombrelles et parapluies — Canes fantaisie, olivier et oranger — Parfumerie extra-fine — Eventails — Brosserie et éponges — Articles de jeux — Jouets d'enfants à tous les prix — Mercerie et rubans — Ganterie extra-supérieure — Bonneterie — Chemises — Cravates haute nouveauté.



RÉCOMPENSE NATIONALE
de 16,600 fr.
Grande Médaille d'Or, etc.



QUINA LA ROCHE
ÉLIXIR VINEUX

Fortifiant, apéritif et fébrifuge.

Très-agréable, cet ÉLIXIR est à base de Banyuls, contre Anémie, Affections d'estomac, Fièvres invétérées.
PARIS, 22, RUE DROUOT & LES BONNES PHAR.

On désire affermer séparément ou ensemble, les tables d'hôtes, restaurants, cafés, pâtisseries, bains d'un grand hôtel unique d'une ville de bains de mer.

S'adresser à Roquencourt, 9, rue de Tracy, Paris.

L'Art et la Mode, journal de la vie mondaine.

Sommaire du n° 23 (9 mai 1885) :

Art et Chiffons, par Frivoline, dessin de H...y. — Gazette héraldique, par H. Gourdon de Genouillac. — Un voyage de nocce, par Valton, dessin-original de A. Besnard. — La Correspondance de la Baronne, par Méryem, dessin original de Beaumont. — La Fête de bienfaisance de M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzes, dessin et légendes de H...y. — Le Salon à vol d'oiseau, par Deuzem. — La mère des Gracques (salon de 1885), dessin original de Boulanger. — Portrait de M<sup>lle</sup> C. Foull (salon de 1885), dessin original de L. Comerre. — Partie au Triptyque (salon de 1885), dessin original de Bérourd. — Chronique mondaine, par Montjoye. — Courrier des théâtres, par Chiffon, dessin de Hem. — Chronique financière, par Bonconseil.

ABONNEMENTS :

PARIS : Un an, gravure coloriée . . . . . 60 fr.
— Un an, sans gravure coloriée. . . . . 50 »
— Six mois . . . . . 32 »
— Trois mois . . . . . 17 »
Départements et étranger, port en sus. rue Halévy, 8, Paris.

Française ou étrangère, parisienne ou provinciale, toute femme a un conseiller intime, un guide ami, qu'elle consulte avec confiance et auquel elle obéit sans discuter, chaque fois qu'il s'agit du gouvernement de sa petite personne, de l'ordonnement de sa maison et même de l'éducation de ses bébés.

Elle lui demande des leçons d'élégance, d'économie, de bien-séance; des conseils pour ses travaux, des renseignements sur tous les points qui touchent à sa toilette ou qui intéressent sa beauté. Enfin, nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les services qu'il lui rend. Cet ami si précieux, c'est un journal de modes, et parmi tous, le Moniteur de la Mode est celui dont les oracles font loi.

Ses dessins sont confiés aux artistes les plus habiles en ce genre, et dont les noms sont réputés depuis de longues années; ses renseignements sont puisés aux sources les plus sûres et toujours donnés en primeur; ses patrons, exécutés sous la direction d'une coupeuse émérite. Il s'occupe d'ameublement, de travaux intéressants et nouveaux; sa partie littéraire et due à la collaboration de nos meilleurs auteurs; une correspondance des plus soignées tient en rapport direct la rédactrice et les abonnés, et l'on peut dire qu'il est impossible de trouver une publication plus complète au point de vue de la famille, et qui puisse, à plus juste titre, s'intituler journal du foyer.

Le Moniteur de la Mode paraît tous les samedis, chez A. GOUBAUD, éditeur, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

UN AN SIX MOIS TROIS MOIS
Edition simple . . 14 fr. » 7 fr. 50 4 fr. »
Edition l . . . . . 26 » 15 » 8 »

MONACO. — Imprimerie du Journal de Monaco. 1885.

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE (Hauteur de l'observatoire, 65 mètres)

Table with columns: Pressions barométriques réduites à 0 de température et au niveau de la mer. Température de l'air (Le thermomètre est exposé au nord). Humidité relative moyenne. Vents. État du ciel. Rows for dates 5 to 11.

Pluie tombée : 2<sup>mm</sup> 5